

PORTRAIT DE JACKIE RAYNAL

par Serge Daney

Le boom relatif du film étranger à New York a ses pionniers et ses héros. Un public a été créé, éduqué, déplacé du ghetto MOMA (1)-galeries de peinture vers les salles obscures. Des gens comme Dan Talbot (au New Yorker), Lionel Rogosin (au Bleecker street-première époque), Fabiano Canossa (d'abord au First Avenue screening room, puis au Public Theater), d'autres encore. Des gens comme Sid Geffen dont les deux cinémas (le Carnegie Hall Cinema, uptown et le Bleecker-deuxième époque, downtown) sont situés au Nord et au Sud du New York cinéphile. Des gens comme Jackie (ex-Jacqueline) Raynal, née dans l'Hérault, plus jeune chef-monteuse de France à l'époque de la Nouvelle Vague (elle a monté *La Collectionneuse*, *Méditerranée*, *Paris vu par*), et auteur d'un film justement primé à Hyères (*Deux fois*, en 1973). Elle a franchi l'Atlantique, erré, épousé Sid Geffen et, depuis neuf ans, vit à New York. Elle y a reconstitué son monde et son cinéma, appris la programmation (au Bleecker), puis la distribution, puis ré-appris le désir de faire des films.

Aujourd'hui, elle mène de front tout ce qu'elle sait faire. Programmatrice, c'est elle qui fait venir l'équipe des «Cahiers» pour leur première Semaine américaine, en 1977. Souvenir impérissable. C'est elle qui héberge chaque année la sélection de «Perspectives du cinéma français». Distributrice, elle sort avec peu d'argent, beaucoup d'amour et en les maintenant des mois à l'affiche des films aussi intéressants que *Numéro deux* (Godard Miéville) et *India Song* (Duras-Duras). Succès. Auteur-actrice, elle joue dans son propre film (à épisodes) intitulé *New York Story*. Monteuse, elle travaille à la version américaine de la série célèbre «Cinéastes de notre temps» qu'elle et Geffen ont achetée.

Figure désormais nodale du petit monde franco-cinéphilo-indépendant de Manhattan, elle n'a jamais renoncé à faire connaître au sud de Central Park le cinéma qu'elle a aimé et connu ici, la Nouvelle Vague jusqu'à l'époque des films Zanzibar (Garrel, Deval, Bard, Boissonas, Raynal), l'une des très rares tentatives de production de films absolument contemporaine des «événements» de 1968. En France, personne n'avait vraiment songé à montrer les films Zanzibar. A New York, Jackie Raynal, ayant appris la distribution, a créé un autre Zanzibar. L'histoire continue.

Bien que relatif, le boom du «foreign film» à New York a les mêmes effets qu'à Paris. L'opération Gaumont-New Yorker illustre le travail pionnier des petits et de le faire servir à leur stratégie (en l'occurrence l'opération Gaumont-Columbia). Difficile, aux USA, de rester petit. C'est même, pour ces puritains de la réussite, un crime majeur. Le catalogue de Dan Talbot est devenu précieux, des cinémas organisent des festivals de films étrangers, le câble est vorace. La logique voudrait que les distributeurs indépendants, au lieu d'attendre que leur travail soit récupéré, se mêlent de distribution-production. Or, c'est beaucoup plus difficile à New York qu'à Paris. La situation là-bas est tranchée depuis longtemps. *«Ou bien, on reste indépendant, c'est-à-dire qu'on travaille avec trois fois rien pour des films très peu montrés et on est un éternel étudiant qui demande des bourses. Ou bien on va à Hollywood»* pas de juste milieu. Sait-on le rôle de l'argent allemand (ZDF, etc.) dans la production du cinéma américain indépendant de ces dernières années (voir Yvonne Rainer, Mark Rappaport, Babette Mangolte, Jean-Pierre Gorin, etc.) ?

Et pourtant, vivre à New York a du bon, pour un Français surtout, pour une Française. C'est mieux que d'être Chinois ou Indien, remarque Jackie Raynal : on s'entend dire : *«Ah ! surtout, ne perdez jamais votre accent, c'est tellement bien !»*. On est crédité du goût et du luxe, et tous ces plus culturels qui, par snobisme, restent attachés à la France. Un Français, c'est quand même, cas rarissime, quelqu'un qui ne veut pas - ou ne peut pas - devenir américain.

Du côté français, ce jeu de miroir est différent. Il y a toujours une fascination pour l'Amérique, pour le cinéma américain, pour le «baiser américain» (Jackie Raynal vient juste de revoir *Mes petites Amoureuses* d'Eustache). C'est cette sensualité-là qui a marqué notre enfance. Après, on déchanté un peu : les Américains mangent vite et mal, ne savent pas s'habiller, n'aiment pas le plaisir (ou alors, s'ils l'aiment, ils en font de trop) *«Mais moi, conclut Raynal, ce que j'ai adoré ici, c'est la façon dont les Américains travaillent. C'est un vrai plaisir. Tout le monde t'accepte. C'est le pays de la plus grande démocratie pour l'individu. L'individu a beaucoup de pouvoir ; la parole, les actes, les représentations ont beaucoup de pouvoir... Les gens vont droit au but. En France, c'est plus petit, les gens font moins de choses à la fois. Ici, si tu fais un flop, on te donne toujours une autre chance. C'est le futur qui compte. Quelqu'un peut très bien être écrivain et chauffeur de taxi. Personne n'y verra du mal... Et puis, comme le système de protection sociale est absolument catastrophique, c'est un pays qui bouge tout le temps, instable et vivant. Il faut bouger avec lui. Il faut sans cesse travailler son travail»*.
Beau programme.

(1) *Museum of Modern Art*

(Les Cahiers du Cinéma - Made in USA
N° 334/335 - Avril 82)